



6.

Mariages

Roger et Lise convolèrent en justes noces en 1951. La cérémonie eut lieu à Strasbourg. Pour fêter dignement l'événement, les familles Denu et Eberhardt convièrent une centaine d'invités au restaurant *le Crocodile*, l'établissement propriété du beau-père de mon frère. Ce fut un grand jour. Marlène assistait au mariage de sa sœur, et moi à celui de mon frère et, cerise sur le gâteau, nous étions l'un à côté de l'autre pour goûter à ce bonheur. Au moment du dessert, alors qu'un photographe professionnel arpentait la salle de long en large pour tirer le portrait des mariés et des invités, mon père se leva soudainement et prit la parole. Le silence se fit. S'adressant au photographe, il déclara, tout en désignant le couple que nous formions Marlène et moi : « Faites une photo des jeunes ! », puis, il claironna à l'ensemble des convives attablés : « Je vais les déclarer fiancés, comme ça, on gagnera du temps et de l'argent ! ». Marlène et moi sommes restés interloqués, ne sachant que dire ou faire en une telle circonstance. Nous étions respectivement âgés de 17 et 16 ans. Cette annonce était tout à fait inattendue de la part de mon père ; il ne m'avait parlé de

rien ! Peut-être, l'idée de nous déclarer fiancés lui était-elle venue spontanément ! Cette anecdote résume à elle seule la nature de mon père : une personnalité entière, un être instinctif, quelqu'un pour qui la famille et le bonheur des siens passaient avant toute autre chose. À l'instant où il nous déclara fiancés, il avait l'intime conviction que Marlène et moi ferions notre vie ensemble. Il ne se trompait pas.

Par la seule volonté de mon père, mais avec l'accord tacite du père de Marlène, nous étions promis l'un à l'autre, mais pour autant, dans les années qui suivirent *nos fiançailles impromptues*, nous avons pleinement vécu notre jeunesse. Nous savions tous deux qu'un jour ou l'autre, nous nous passerions mutuellement la bague au doigt, mais dans notre esprit, rien ne pressait. Avec l'accord de mon père, je me rendais à Ribeauvillé pour prêter main-forte au restaurant de mon futur beau-père, un prétexte bien utile pour retrouver Marlène. Chacun sait que lorsque l'on est amoureux, on éprouve un ardent besoin d'être auprès de celle que l'on aime. Compte tenu de la nature du métier de charbonnier, un travail par excellence saisonnier, je disposais de plus de temps libre au printemps et en été. Il m'était impossible de m'éclipser au volant de la Talbot sans que mon père s'en aperçoive, aussi ai-je fait l'acquisition, à l'insu de mon père, d'une petite moto dans le but de me rendre en toute discrétion jusqu'à Ribeauvillé. Sur place, en toute discrétion, je retrouvais l'élue de mon cœur. Mon père n'a jamais su que j'avais acheté une moto, un engin appartenant à ma belle-sœur Lise et que cette dernière m'avait cédée en me jurant de garder le secret. Je crois bien que mon père m'aurait tué s'il avait eu vent de l'existence

de cette moto. De fil en aiguille, de rendez-vous secrets, en rencontres clandestines, ce qui devait arriver, arriva ; Marlène m'annonça un jour qu'elle était enceinte ! Il faut savoir que dans les années cinquante, la contraception, tout comme la sexualité, était un sujet que l'on se gardait bien d'évoquer en société et plus encore au sein des familles. Avant que ne tombe ce tabou, on ne comptait plus les jeunes couples se précipitant devant le maire et le curé pour réparer, au plus vite, ce qui apparaissait comme une faute, une transgression. Il fallait se mettre en conformité avec la loi et le seigneur avant que la mariée ne puisse dissimuler plus longtemps sa grossesse aux yeux de tout un chacun et ne devienne la cible du qu'en-dira-t-on ! Cette situation était extrêmement courante. Preuve en est, que tous mes frères et sœurs connurent, en leur temps, la même mésaventure. J'étais certes encore jeune — j'avais 19 ans et demi lorsque Marlène m'apprit que nous allions devenir parents — mais pour autant, la future maternité de ma fiancée me remplit de bonheur. Marlène et moi allions nous marier, encore fallait-il annoncer la grande nouvelle à nos parents respectifs. Conscient de mon rôle de futur chef de famille, j'ai considéré qu'il appartenait à moi seul d'assumer cette délicate mission. Je voulais que les parents de Marlène soient les premiers informés. Une occasion s'est présentée à moi. Je devais charger aux alentours de Sainte-Marie-aux-Mines une cargaison de bois d'allumage. En fin de journée, j'ai quitté le Val d'argent au volant du camion. Après avoir franchi le col Haut de Ribeauvillé, j'ai entamé la descente jusqu'à Ribeauvillé. Je me suis présenté au restaurant de mes futurs beaux-parents sur les coups de 18 h 30. Nous étions en juillet et la saison touristique battait son plein. Malgré mon arrivée

inopinée, tout le monde me réserva un accueil chaleureux. Arlette, la sœur aînée de Marlène, était dans la confiance. Elle me pressa d'annoncer la nouvelle sans plus tarder. Je lui ai répondu qu'il y avait un temps pour tout et que dans l'immédiat j'étais affamé ! Le père de Marlène, un lève-tôt, avait déjà rejoint sa chambre à coucher ; je devais impérativement m'entretenir avec sa femme avant de reprendre ma route. J'étais en train de me restaurer dans les cuisines, quand j'aperçus la mère de Marlène s'engager dans l'escalier menant à sa chambre à coucher. Voilà, me suis-je dit, le moment opportun ! J'ai rattrapé ma future belle-mère dans l'escalier :

- Madame Denu, j'ai quelque chose à vous dire.
Elle se tourna vers moi, m'interrogeant du regard.
- Voilà, ai-je poursuivi, Marlène et moi, on veut se marier !
- Pour la même raison que Lise et Roger ? me demanda-t-elle en fronçant les sourcils.
- Oui, exactement pareil ! ai-je acquiescé.

Sans ajouter un seul mot, la mère de Marlène tourna les talons et s'en alla rejoindre son mari. J'avais accompli la première partie de ma mission. Sans plus attendre, j'ai pris la direction de Strasbourg. En arrivant rue du Marais Kageneck, j'ai couru annoncer la nouvelle à mes parents. Ma mère était la plus heureuse des femmes ; elle adorait Marlène.

Nous nous sommes mariés le samedi 9 octobre 1954. Notre union a été célébrée, dans un premier temps, à la mairie de

Ribeauvillé, puis nous nous sommes rendus à pied jusqu'à l'église pour assister à la cérémonie religieuse. Le repas de noces rassembla seulement une vingtaine d'invités dans la salle du restaurant de mes beaux-parents, mais je garde cependant un merveilleux souvenir de cette journée. Marlène et moi avons pleinement profité de ce bonheur partagé avec tous ceux qui comptaient pour nous. Nous étions amoureux et l'avenir logé au creux du ventre de ma bien-aimée s'annonçait radieux. Le samedi soir, nous avons tous dormi à l'hôtel. Le lendemain, comme le veut la tradition familiale, nous avons retrouvé nos invités afin de partager avec eux le traditionnel pot-au-feu. Dimanche, en fin d'après-midi, Marlène et moi avons quitté Ribeauvillé à bord de la Talbot pour rejoindre Strasbourg et la rue du Marais Kageneck. Un coffre arrimé sur la malle arrière contenait la dot de la jeune mariée, dont, je m'en souviens parfaitement, deux paires de draps légèrement usés. Nous étions mari et femme, une nouvelle étape de notre vie commune commençait.

Le lundi matin 11 octobre, sur les coups de 5 heures, j'ai entendu la voix de mon père tonner à travers toute la maison : « Pierre, fini le cirque ! ». Je suis resté bouche bée. Je n'ai rien dit sur le coup, mais après l'embauche, alors que nous nous trouvions seuls à bord du camion, je me suis permis, de manière tout à fait exceptionnelle, de livrer le fond de ma pensée à mon père : « Papa, tu as fait du beau travail, parce que maintenant Marlène n'ose pas descendre pour le petit-déjeuner ! ». Mon père m'a alors jeté un regard terrible. Mes paroles semblaient l'avoir crucifié, comme si je venais de lui donner un coup de couteau dans le dos. À travers mon propos, j'avais voulu lui signifier de manière ferme et claire que j'avais

maintenant ma vie et qu'à ce titre il devait respecter ma femme et mon couple. Mon père garda le silence. Je lui avais dit ce que j'avais à lui dire ; l'affaire était close. En vérité, pour bien enfoncer le clou, j'avais volontairement forcé le trait ; Marlène ne m'avait absolument rien dit ! Le soir venu, à l'heure de la débauche, comme à mon habitude, je suis passé au bureau. Et là, je n'en ai pas cru mes yeux : Marlène était assise au bureau habituellement occupé par ma mère ! Pourquoi ma femme était-elle là ? Avant que je n'aie eu le temps de poser la moindre question, mon père fit son apparition. En m'apercevant, il me jeta un regard goguenard, celui de quelqu'un se réjouissant par avance du bon tour qu'il vient de jouer. Me toisant du regard, il me dit sur un ton ironique : « Tu louches ? Tu n'en reviens pas ? » Effectivement, j'étais dans l'incompréhension la plus totale. Visiblement satisfait par mon incrédulité face à ce retournement inattendu de situation, mon père daigna m'expliquer la présence de Marlène dans le bureau. Le matin même, ma mère avait ressenti les premiers assauts d'une attaque de phlébite ; elle était restée trop longtemps assise au cours du repas de notre mariage. Maman eut toute sa vie des problèmes de circulation sanguine au niveau des jambes. De nos jours, les médecins disposent de moyens efficaces pour juguler une phlébite, mais en 1954, le seul remède à la disposition du malade consistait à garder le lit pendant 4 ou 5 semaines, le temps que la thrombose veineuse s'estompe de manière naturelle. Comprenant qu'il venait subitement de perdre l'une de ses assistantes — ma mère gérait les commandes de charbon depuis que mon père s'était installé à son compte —, en homme pragmatique, mon père demanda à Marlène de remplacer sa belle-mère au pied levé, ce que ma

jeune épouse accepta sur-le-champ. Avait-elle eu le choix ? Depuis toujours, c'est-à-dire depuis l'époque où notre idylle avait vu le jour, mon père avait la plus grande estime pour Marlène. Comme moi, il l'avait vu s'affairer, à l'heure du coup de feu, dans les différents restaurants exploités par ses parents. Je la vois encore avec ses sœurs Lise et Arlette en train de laver, frotter et rincer à grande eau les serviettes du restaurant *le Crocodile*. En ce temps, il n'y avait pas encore de machine à laver, alors il fallait user d'huile de coude pour venir à bout des taches. Par nature et dès son plus jeune âge, Marlène travailla sans relâche auprès de ses parents ; un éternel sourire aux lèvres et une parole aimable pour chacun. Être commerçante, avoir le sens du contact client, cela ne s'apprend pas à l'école. On est commerçant ou on ne l'est pas ! Je me souviens d'une conversation entre Marlène et mon père le jour de notre mariage : « Qu'est-ce que cela te fait de venir t'installer au bunker ? » C'est ainsi que mon père dénommait notre logement de la rue du Marais Kageneck. « Ici, poursuivit-il, dans l'hôtel de tes parents, il y a du chauffage et de l'eau chaude dans toutes les chambres. Chez nous, il n'y a pas d'eau chaude et les toilettes sont dans la cour ! » Sans se démonter le moins du monde, Marlène lui répondit qu'elle aimait son mari et qu'elle serait très bien rue du Marais Kageneck.

À compter du jour où mon père demanda à Marlène de venir lui prêter main-forte au bureau, elle n'en est plus jamais sortie ! Mon père enseigna à sa belle-fille tout ce qu'elle devait savoir sur les produits commercialisés par la maison Eberhardt. Il lui expliqua l'usage des boulets, de l'antracite et des briquettes, quel était le combustible approprié au feu continu, celui qu'il

fallait utiliser dans les cuisinières. Il mit en exergue les différences fondamentales entre l'antracite, un produit à combustion lente et les flambants, des produits qui comme leur nom l'indique se consomment rapidement. Il lui décrivit par le menu, les caractéristiques et les avantages des différents poêles et cuisinières fabriqués et commercialisés par la société alsacienne de Dietrich, entreprise dont le renom a, depuis longue date, dépassé les frontières de l'Alsace. Par une écoute attentive et l'immersion dans notre monde de charbonnier, Marlène devint une experte en la matière. Mon père avait une confiance sans bornes pour sa belle-fille. Il lui ouvrit les livres de caisse et lui confia le soin d'enregistrer les différentes transactions commerciales, tant au niveau des ventes, qu'au niveau des achats en vrac. Maman ressentit une certaine amertume lorsque mon père demanda à Marlène de tenir à jour les livres de compte. Si maman était jalouse, c'était pour la seule et bonne raison qu'en fin de journée, Marlène présentait à son patron de beau-père un livre de compte clair et net, précis au centime près, ce qui n'était pas toujours le cas quand maman avait la responsabilité du livre ! Marlène voulait simplement bien faire, et pour le plus grand bonheur de mon père et le mien plus tard, personne n'avait besoin de repasser derrière elle pour régulariser quoi que ce soit ! Comme on peut aisément l'imaginer, mon père, en qualité de patron et de seul maître à bord, avait décidé d'embaucher et de former Marlène sans demander son avis à qui que ce soit. Je n'avais pas eu mon mot à dire. Au bout d'une semaine de travail aux côtés de son beau-père, ma femme entendit ce dernier lui déclarer : « Je veux que tu apprennes à taper à la machine ! » Une décision qui ne se discutait pas. Sans perdre une minute, mon père fit appel à une

voisine, sténodactylo de son état. En deux temps, trois mouvements, il lui confia le soin de former Marlène, deux fois par semaine et parfois même le samedi après-midi, à la pratique de la machine à écrire. Pleine d'enthousiasme, Marlène apprit à manier le clavier de la *Remington* en un temps record. Tout au long des années où ils travaillèrent ensemble, Henri Eberhardt ne tarissait pas d'éloges envers sa belle-fille. Il disait à qui voulait l'entendre que ma femme possédait un don pour fidéliser les clients. Selon lui, sa bru était, rien de moins, que *la muse de la communication* ! Lorsqu'elle décrochait le téléphone, Marlène pouvait de manière instinctive reconnaître la voix de son interlocuteur avant même que ce dernier ne se présente. Le client se montrait flatté d'être connu et reconnu sans avoir à décliner son identité. Cette qualité développée par Marlène facilitait grandement les échanges notamment lorsqu'il fallait parfois arrondir les angles.

Mon père louait sans retenue les qualités de sa jeune assistante, mais il fut néanmoins contraint de se passer momentanément de ses services au début de l'année 1955, car Marlène était, ne l'oublions pas, enceinte. Contre toute attente, ma femme arriva au terme de sa grossesse plus tôt que prévu. Francine, notre fille, est venue au monde de manière prématurée le 9 février 1955, mais fort heureusement en bonne santé. Par un étrange hasard, Marlène accoucha le jour même où elle fêtait son 19^e anniversaire. Notre entourage s'extasia sur notre bébé et la surprenante coïncidence des jours de naissance de ma femme et de ma fille, mais presque trente années plus tard, à la surprise générale, le hasard, une fois encore, voulut que Marine, la fille de mon fils Henri, voit, à

son tour, le jour un 9 février, plus précisément le 9 février 1984. La possibilité de fêter trois anniversaires le même jour et au sein d'une même famille, cela ne doit pas être très courant !